

La Comédie, par pitié!

Entrée libre

Jean-Jacques Roth
Rédacteur en chef adjoint



On n'en peut plus. Trente ans d'atermoiements et de controverses: c'est le pire d'elle-même que Genève donne en spectacle dans le vaudeville de la Comédie. De quoi parle-t-on? Du théâtre phare d'une ville qui, à juste titre, s'enorgueillit de son rôle culturel et veut désormais en faire un argument de promotion touristique. Or cette pauvre Comédie n'en peut plus. Plus rien n'est adapté aux pratiques contemporaines du théâtre, ni le gabarit de la scène, ni les équipements techniques. L'accueil des productions extérieures relève de la torture, lorsqu'il est possible de les inviter, ce qui est de plus en plus rare.

En 1987, le metteur en scène Matthias Langhoff livrait un rapport tonitruant qui flinguait le théâtre. Le train politique s'est alors mollement mis en marche, jusqu'au projet d'une nouvelle Comédie prévue sur la plateforme d'une des gares du CEVA,

Un naufrage du projet de nouvelle Comédie signifierait la provincialisation de la Genève culturelle

le RER qui va ceinturer Genève dès 2019. On a pu croire au miracle lorsque l'unanimité, qui s'était faite sur le constat du désastre, se renouvela sur le profil du projet primé: deux salles de 500 et 250 places, un restaurant, des transparences partout... On crut même au Père Noël lorsque la Ville et l'Etat s'entendirent en 2013 pour signer un pacte de collaboration sur quelques grosses institutions. La Comédie en faisait partie. On allait partager les coûts d'investissement et de fonctionnement.

C'était rêver trop vite. Le parlement municipal a bravement voté sa part ce printemps, mais au parlement cantonal, le scepticisme de certains libéraux-radicaux s'ajoute aujourd'hui à l'opposition traditionnelle de l'UDC et du MCG pour menacer l'affaire, jugée bien coûteuse.

Or, il n'y a pas de plan B. Si la nouvelle Comédie est retoquée, c'en est fini pour trente ans. C'en est fini d'une ambition théâtrale pour Genève - quand Vidy, à Lausanne, invite les meilleurs spectacles européens. C'en est fini d'un projet susceptible de renouveler le public, de fédérer danse et théâtre dans une même enceinte, de dynamiser tout un périmètre urbain. La facture de 45 millions demandée à l'Etat correspond au projet de rénovation que Morges vient de présenter pour le Théâtre de Beausobre. C'est la moitié du coût d'un footballeur français de 19 ans. En cas de naufrage, ce serait la facture d'une provincialisation assurée de la Genève culturelle.

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Les mille et une crises

Cinéma Miguel Gomes a réalisé une trilogie de six heures sur le Portugal en crise, mêlant le documentaire et le conte. Certains y voient le film de l'année

Jean-Jacques Roth

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Au Festival de Cannes, on a frôlé l'extase. Présenté à la Quinzaine des réalisateurs, à raison de trois projections en cinq jours, du jamais vu, «Les mille et une nuits» a recueilli un accueil critique exceptionnel de la part de ceux qui croient au pouvoir réenchanteur du cinéma de création. «Une des expériences les plus singulières dans l'histoire du cinéma», selon *Le Monde*, ce triptyque du cinéaste Miguel Gomes, 43 ans, raconte un an de pays en crise, de l'été 2013 à 2014. Mais d'une manière très originale, puisqu'il a tenté d'y résoudre un dilemme: comment filmer la crise traversée par son pays sans renoncer à raconter des histoires? Ou énoncé par lui: «Comment faire un film d'intervention sociale quand on veut filmer des histoires merveilleuses? Comment filmer des fables intemporelles quand on est engagé avec le présent?»

Le projet est né en 2012, alors que Miguel Gomes achève «Tabou», son film précédent. Sa fille Caroline, 5 ans, réclame un cadeau. Il refuse car il n'a pas l'argent pour le lui offrir. Et elle de répondre: «Ah oui, la crise!» Même s'il considère que la genèse d'un film relève en partie du mystère, Miguel Gomes estime aujourd'hui que cette remarque a été un déclic: «C'était incroyable, même un enfant de 5 ans connaissait déjà ce mot sans comprendre la complexité qu'il désignait. J'ai donc voulu faire un film de fiction à ce propos, avec tous les artifices de la fiction.»

Millefeuille baroque

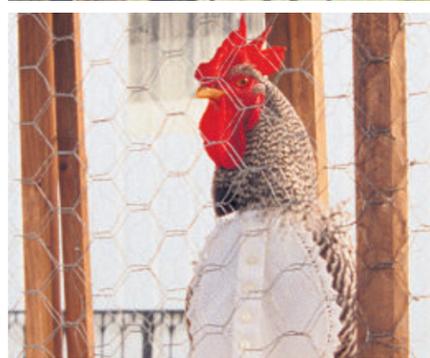
Et de ce point de vue, «Les mille et une nuits» ne déçoit pas. C'est un tricotage étonnant, unique sans doute, entre réel et imaginaire. La production a engagé une équipe de journalistes pour enquêter sur les effets de la crise dans le pays pendant l'année du tournage: licenciement d'ouvriers d'un chantier naval, manifestation de policiers en grève, suicide d'un couple de vieux déclassés qui lèguent leur chien à de jeunes toxicos, bain de Nouvel-An de chômeurs, etc. Mais ces éléments sont traités en mode de conte, à la manière des «Mille et une nuits» durant lesquelles Shéhérazade doit captiver son mari le sultan pour échapper à sa folie meurtrière.

C'est donc un ovni, un millefeuille d'histoires où se superposent les langages du documentaire et du récit, au gré des trois films, «L'inquiet», «Le désolé» et «L'enchanté». Chacun ayant sa tonalité propre et pouvant être vu indépendamment des autres. On pense aux contes de Pasolini, qui croyait lui aussi à l'impact politique du cinéma épique. Miguel Gomes est flatté par cette comparaison mais il n'admire pas qu'un cinéaste. De Godard à Murnau ou au film noir américain, tout lui est bon, et c'est pour cela, explique-t-il dans un français impeccable, qu'il utilise tant de grammaires différentes dans ce triptyque.

«J'ai aimé associer des éléments qu'en général on ne met pas ensemble. Et j'espère qu'un des plaisirs du spectateur sera de suivre ce fleuve qui se transforme à chaque instant. Cette mobilité est le fruit de deux choses. C'est d'abord la structure des «Mille et une nuits», qui est très baroque, avec une sorte de fièvre narrative délirante. Et puis, j'avais besoin de multiplier les registres pour que chaque segment du film corrige la couleur dominante de l'histoire précédente. Je ne voulais pas me fixer dans un seul regard.»

Gomes n'hésite pas à se mettre lui-même en scène dans le premier épisode, sous forme d'une pochade, quittant le tournage du documentaire à peine commencé en laissant son équipe en rade, fuyant un projet dont le sens lui échappe, jusqu'à trouver le biais des fables pour lui donner sa respiration merveilleuse.

La fiction serait-elle donc plus efficace que le documentaire pour rendre compte du réel? «Elle complète ce que le monde matériel ne montre pas, nuance Miguel Gomes. Pour raconter un moment d'une société, il faut aussi recourir à une autre réalité, qui n'existe pas sous nos yeux mais dans nos têtes, fabriquée par nos désirs et par nos peurs.»



Des chômeurs qui font un bain du Nouvel-An au procès d'un coq, ou à la relation entre Shéhérazade et son père, «Les mille et une nuits» vont et vient entre conte et documentaire, multipliant les points de vue. Photos: DR

«C'est important d'ajouter de l'imaginaire, c'est ce que fabrique une société, c'est ce qui nous relie. Prenez les films noirs américains avec Humphrey Bogart: tout est fiction mais quelque chose y est montré de la société américaine de cette époque, une sorte de désespoir, et on sait que cela a à voir avec le krach de 1929 et la grande dépression.»

Miguel Gomes en est conscient, son «blockbuster artisanal portugais», qui vient de sortir dans son pays, ne sera sans doute pas beaucoup vu par les victimes de la crise qui en sont les héros, pêcheurs, chômeurs, ouvriers, paysans, petites gens de tous paysages, ennoblis par la grâce du conteur qui les transfigure en longs plans séquences. «Ce ne sera pas «Mission impossible», je le sais bien, mais nous voulions montrer quelque chose à l'échelle de notre défi.»

La manière dont le film s'est fait est assez sidérante: construction des histoires pratiquement au moment de leur tournage, disponibilité intégrale d'équipes souvent assaillies par le doute... «Le pari, dès qu'on a présenté l'idée aux



«Pour raconter un moment d'une société, il faut aussi recourir à une autre réalité»

Miguel Gomes, réalisateur

producteurs et aux instances de financement, était qu'on n'avait pas de scénario. Mais un principe: on construirait l'histoire en fonction de l'actualité de cette période. On répétait avec les comédiens en même temps qu'on discutait avec les journalistes, c'était assez bordélique», dit Miguel Gomes. Et pourtant, cette fresque aux mille méandres paraît procéder d'une vision très articulée.

Les trois films des «Mille et une nuits» ne sont pas d'accès facile. Gomes prend son temps, digresse, rêve, musarde. Il multiplie les niveaux d'énonciation, comme dans cette séquence d'une manifestation de policiers en grève, filmée caméra à l'épaule, avec une bande-son de chanson d'origine mexicaine, et en voix off le récit d'un amour malheureux par une femme chinoise - dans sa langue, sous-titrée! On peut s'y perdre. Mais c'est le jeu: l'immersion est à la fois poétique et documentaire, voyageant entre l'histoire singulière et l'épopée collective.

Dans le dernier épisode, Gomes filme les pinsonneurs, des habitants d'une banlieue pourrie, au bord de l'autoroute, qui participent à un concours de chant de pinsons. Poignante image d'une dignité qui transcende les revers de l'existence et l'adversité d'une politique impitoyable. Car le goût de la liberté, à la fin, l'emporte: on y voit Simao, personnage révolté recherché par la police pour avoir tiré sur sa famille, marcher droit devant, affranchi, résolu, seul dans la nature immémoriale. Réalité et fiction se fondent alors dans le rythme de la marche en avant, nue comme l'évidence du premier jour, belle comme un destin d'homme debout. ●

A voir

En salle dès le 9 septembre. Miguel Gomes présente son film en avant-première jeudi 10 à La Chaux-de-Fonds (ABC, 18 h) et Neuchâtel (Bio, 20 h 15), vendredi 11 à Genève (Grütli, 18 h), samedi 12 à Morges (Odéon, 17 h) et Pully (City Club, 20 h 30), dimanche 13 à Fribourg (Rex, 11 h) et Sainte-Croix (Royal, 20 h 30).

